

Le moment révolutionnaire

Sur la temporalité de la littérature chez Maurice Blanchot et
Jean-Luc Nancy

FUTUR ANTÉRIEUR

Un des sujets principaux des œuvres de Maurice Blanchot et de Jean-Luc Nancy est ce que nous pouvons nommer l'*instant* de la littérature. Cet instant littéraire est chez ces deux penseurs un moment *révolutionnaire*, non seulement parce qu'il interrompt et bouleverse l'état des choses, mais aussi parce qu'il associe le littéraire et le politique. De plus, ce moment révolutionnaire de la littérature doit être compris selon une logique temporelle spécifique. D'après eux, l'instant révolutionnaire de la littérature est un moment atemporel « comme à la fin du temps » (Blanchot M., 1949, p. 326) ou « soustrait à la temporalité » (Nancy J.-L., 1997a, p. 6) interrompant une temporalité politique qu'on peut nommer « mythologique » : celle du *futur antérieur*. Néanmoins, quoique les idées de Blanchot et de Nancy sur ce sujet convergent et s'appuient partiellement les unes sur les autres¹, cette interruption est interprétée de façon très différente par chacun. Cette divergence consiste, comme on le verra, dans un désaccord tacite sur le statut ontologique de la littérature. Alors que Nancy comprend le moment révolutionnaire comme l'archi-dynamique différentielle de la réalité même, Blanchot souligne que le moment révolutionnaire est révolutionnaire précisément parce qu'il réalise un point spatio-temporel qui reste irréel.

Bien que dans les pensées de Blanchot et de Nancy le politique n'ait jamais été au premier plan, leurs analyses du moment révolutionnaire déploient une réflexion politique très spécifique. Plus précisément, l'idéal révolutionnaire qu'avancent Blanchot et Nancy peut être compris comme une objection ou une alternative aux deux formes politiques généralement distinguées et opposées : celle de la démocratie soi-disant éclairée d'une

¹ Voir *La communauté désœuvrée* (1983) de Nancy, *La communauté inavouable* (1983) de Blanchot, *La communauté affrontée* (2001), *Maurice Blanchot. La passion politique* (2011) et *La communauté désavouée* (2014) de Nancy.

part et celle du régime totalitaire soi-disant archaïque d'autre part. En effet, les œuvres de Blanchot et de Nancy suggèrent que le régime démocratique et le régime totalitaire s'appuient, malgré leurs grandes différences, sur une même logique de temporalité, une logique qu'on peut caractériser comme *mythologique* et que Blanchot et Nancy cherchent à critiquer. Il s'agit ici d'une logique du *futur antérieur* – c'est-à-dire de l'évocation d'un état des choses *qui aura été* – par une projection dans l'avenir et par une légitimation rétrospective simultanée. Il est donc question d'un dédoublement, d'un pli du temps, dans lequel le futur antérieur à la fois annonce ce qui est à venir et rapporte ce qui est déjà passé. On pourrait également dire qu'il s'agit d'un saut du temps ou dans le temps ; non pas d'un saut vers l'avenir ou vers le passé, mais des deux en même temps. La logique du futur antérieur, en d'autres termes, suspend le présent, elle met entre parenthèses le présent sans fond. Le mythe est, comme le dirait Blanchot, le discours de « quelqu'un qui parle sans arrêt », la « répétition du monologue impérieux » (Blanchot M., 1969, p. 106-107)².

Ce qui est sauté dans cette temporalité mythologique, suggèrent Blanchot et Nancy, est précisément le moment révolutionnaire propre à toute politique. Dans une démocratie aussi bien que dans un régime totalitaire, la *souveraineté* consiste précisément en un déguisement du moment révolutionnaire inaugurateur de l'état. Ce déguisement est généralement effectué par le souverain par une légitimation rétrospective de la révolution inauguratrice d'un état. Autrement dit, l'état se légitime par l'invention de sa propre origine et de son futur qui, rétrospectivement, le fondent et le légitiment. Le masque qui cache cette révolution est la logique qui évoque un mythe d'origine³. Il y a donc une *dissimulation* mythologique de la révolution, révolution qui ne peut qu'être illicite parce qu'elle a lieu *avant* qu'il y ait un État de droit. Il sera clair que ce ne seront que les dissimulations réussies qui, rétrospectivement, se légitiment, selon l'adage « les vainqueurs font l'histoire ». La logique

² Cf. aussi Hurezanu, *Maurice Blanchot et la fin du mythe* (2003) et Nancy et Lacoue-Labarthe, *Le mythe nazi* (1991). Comme Nancy et Lacoue-Labarthe, Blanchot se réfère à Hitler.

³ Blanchot et Nancy ne sont pas les seuls à avancer une telle idée. Elle est également défendue entre autres par Arendt et Rancière. Cf. notamment Benjamin, « Critique de la violence » (1921), Arendt, *Les origines du totalitarisme* (1951) et plus récemment Rancière, *La haine de la démocratie* (2005). Voir, en plus des textes de Nancy ici nommés, aussi Nancy et Lacoue-Labarthe, *Le mythe nazi* (1991).

temporelle du futur antérieur révèle donc une conception spécifique de l'histoire, à savoir une conception de l'histoire comme forme de représentation dans laquelle ce ne sont que des événements représentés qui comptent comme « histoire ».

Comme on le verra, l'analyse du moment révolutionnaire de Blanchot et de Nancy part d'une idée de la littérature comme non représentative et atemporelle. Ainsi, Blanchot comme Nancy cherchent à penser une autre forme de communauté. Contrairement aux régimes politiques démocratiques et totalitaires corrélés, cette autre forme de communauté s'appuie sur une souveraineté qui, selon les mots connus de Bataille, « n'est RIEN » (Bataille G., 1956), c'est-à-dire qui est sans autorité, sans puissance, sans direction et sans centre. Or, cette formule de Bataille semble être l'horizon où se déploient les pensées de Blanchot et de Nancy de la révolution littéraire. J'élaborerai leurs visions respectives dans les prochains paragraphes, en me référant notamment à « La littérature et le droit à la mort » (1948) de Blanchot, aux textes sur Mai 68 de Blanchot⁴ et aux textes « L'Abrégé philosophique de la Révolution française » (1989) et « Technique du présent » (1997) de Nancy⁵.

COMME À LA FIN DU TEMPS

Dans l'œuvre de Blanchot, la question du politique est peut-être trop souvent liée à son engagement des années trente, et trop facilement ombragée par une réprobation de cet engagement. Généralement, on présume qu'il y avait un tournant dans l'œuvre de Blanchot, de la politique vers la littérature, c'est-à-dire d'une ingérence activiste et douteuse à la fiction désengagée, anodine⁶. Dans ce qui suit par contre, je pars de l'hypothèse que le politique, pour Blanchot, a toujours été une question de désengagement et que le pouvoir révolutionnaire attribué par lui au littéraire aussi bien qu'au politique se préserve *par son essence même* d'un engagement quelconque. Ceci n'implique pas pourtant que je fasse

⁴ « La littérature et le droit à la mort » est paru dans *Critique* en 1948, puis repris dans *La Part du feu* en 1949 et dans *De Kafka à Kafka* en 1981. Je me réfère à l'édition de 1949 ; Les textes sur Mai 68 sont rassemblés dans Blanchot, *Écrits politiques* (2003).

⁵ « L'Abrégé » (1989) est paru dans *Po&Sie* ; « Technique du présent » (1997) est paru dans *Cahier philosophique de l'art*.

⁶ Voir sur cette réception aussi l'introduction de Zakir Paul à la traduction anglaise des *Écrits politiques* de Blanchot. Paul, « Introduction : Affirming the Rupture » (2010).

abstraction des textes soi-disant engagés de Blanchot. Bien que je me concentre notamment sur « La littérature et le droit à la mort », je me référerai également aux textes concernant Mai 68 en démontrant qu'il s'agit dans les deux cas d'une même conception de la révolution.

En analysant l'être spécifique de la littérature dans « La littérature et le droit à la mort », Blanchot cherche à répondre à la question la plus fondamentale possible de son œuvre : sur quel droit la littérature pourrait-elle fonder son existence ? La réponse de Blanchot est aussi radicale qu'actuelle : le droit qu'a l'écrivain littéraire d'écrire son livre est le même droit qu'a le terroriste de commettre un acte de terreur. Ce droit est le droit de remettre tout en question, de détruire le *statu quo* afin d'ouvrir la possibilité d'un nouvel ordre à partir du vide, du point zéro, ainsi créé. Comme il cherche à créer une telle possibilité absolue, le terroriste poursuit, selon Blanchot, la liberté absolue, même au prix de sa propre vie : « Les Terroristes sont ceux qui, voulant la liberté absolue, savent qu'ils veulent par là même leur mort, qui [...] agissent, non pas comme des hommes vivants au milieu des hommes vivants, mais comme des êtres privés d'être, des pensées universelles, de pures abstractions jugeant et décidant, par delà l'histoire, au nom de l'histoire tout entière » (Blanchot M., 1949, p. 310). Le droit sur lequel s'appuie la terreur est donc le droit à la liberté qui n'est autre chose que le droit à la mort.

Si la littérature est comparée, par Blanchot, à la terreur, c'est parce qu'il s'inspire largement de Hegel, et plus spécifiquement de l'introduction kojévienne à la *Phänomenologie des Geistes* courante à l'époque⁷. Dans ses séminaires populaires des années 1933-1939, Alexandre Kojève non seulement introduit l'œuvre de Hegel pratiquement inconnue en France, mais il cherche également à combiner la pensée de Hegel avec celle de Marx et de Heidegger. Dans son interprétation, Kojève met l'accent sur la dialectique des maîtres et des esclaves qui mobiliserait l'histoire s'acheminant vers une société sans classes et il y attribue un rôle central au moment de la reconnaissance. Étant donné qu'être-vers-la-mort est conçu comme la manifestation suprême de la liberté, une telle reconnaissance est donc selon Kojève engendrée par la lutte révolutionnaire pour la vie et la mort.

À l'exemple de l'interprétation kojévienne de Hegel, Blanchot comprend la *négation* comme le principe de cette liberté. Selon Kojève,

⁷ Cf. G.W.F. Hegel, *Phänomenologie des Geistes* (1807) et A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel* (1947).

la négation décisive est celle du travail : le travail nie la réalité en transformant de la matière première en un produit final. En d'autres termes, c'est par le travail que l'homme transforme le monde à son souhait et réalise sa liberté. Au lieu de concevoir la littérature comme l'une des formes de travail aboutissant à un produit final, Blanchot insiste néanmoins sur la *différence* fondamentale entre le travail et l'œuvre littéraire. Selon Blanchot, le langage pourrait en quelque sorte effectivement être compris comme une forme de travail, parce qu'il efface l'unicité et la facticité d'une chose concrète en faveur de son signe général. La négation de la chose réelle serait ainsi rendue productive dans la restitution d'une signification. Pourtant, cette restitution n'est, selon Blanchot, qu'un déguisement du caractère essentiellement improductif de la négation langagière, caractère qui se révèle de manière exemplaire dans le langage littéraire. Alors que le travail ne nie qu'une partie concrète de la réalité afin de la transformer, la négation de la littérature, par contre, n'est pas locale, mais *globale*. La littérature est selon Blanchot toujours une négation du monde *dans sa totalité*, parce qu'elle le remplace par ce qu'il nomme « l'autre de tout monde » : l'imaginaire (Blanchot M., 1955, p. 86). S'il y a négation, il s'agit donc dans le cas de la littérature, plutôt de ce que Hegel, dans la *Phänomenologie des Geistes*, nomme la négation « pure » ou « vide ».

Une pareille négation vide ou globale a été exigée par les révolutionnaires de Mai 68 et décrite par Blanchot dans ses critiques politiques : « [U]n de ses premiers caractères [du mouvement de 68, N.D.A.] [est] d'être anti-nationaliste, renouant avec la pratique internationaliste et affirmant ou réaffirmant la portée essentielle de *l'exigence internationale* » (Blanchot M., 2003, p. 93. Je souligne). En ce qui concerne cette négation globale l'écrivain littéraire et le terroriste révolutionnaire se sentent proches, selon Blanchot : « L'action révolutionnaire se déchaîne avec la même puissance et la même facilité que l'écrivain qui pour changer le monde n'a besoin que d'aligner quelques mots. Elle a aussi la même exigence de pureté et cette certitude que tout ce qu'elle fait vaut absolument, n'est pas une action quelconque se rapportant à quelque fin désirable et estimable, mais est la fin dernière, le Dernier Acte. Ce dernier acte est la liberté » (Blanchot M., 1949, p. 309). C'est dans la totalité de sa négation que la terreur montre l'essence du langage littéraire ainsi que son écart avec le travail productif. En effet, c'est la totalité de la négation qui rend ce langage littéraire *inefficace*. Dans la littérature, comme le formule Blanchot ailleurs, « le mot me donne l'être, mais il me le donne

privé d'être » (Blanchot M., 1949, p. 312. Je souligne), de la même façon que des terroristes politiques qui, comme nous l'avons vu, sont « des êtres privés d'être ». Le révolutionnaire, en somme, « ruine l'action [...] parce qu'il met à notre disposition *toute* la réalité. L'irréalité commence avec le tout » (Blanchot M., 1949, p. 307). L'écrivain et le terroriste ont donc beau être des inventeurs d'un nouveau monde, ce qu'ils réalisent n'est en fait *rien*, car en faisant ainsi ils nient justement le temps et l'espace dans lesquels leur création pourrait devenir réalité. Par conséquent, la négation révolutionnaire est toujours suspendue dans le geste de négation, négation qui est donc toujours sans fin.

Mais est-ce qu'il ne faut pas objecter que la littérature et la terreur, malgré leurs ressemblances, s'opposent diamétralement par le seul fait que la terreur est une intervention *réelle* qui, par conséquent, fait couler du sang alors que la littérature n'est qu'une intervention *fictive* ? Certes, mais nous avons également constaté que la réalité que fait miroiter le terroriste est en un sens également privée d'être. L'intervention révolutionnaire – qu'elle soit « réelle » ou « fictive », « politique » ou « littéraire » – est selon Blanchot une suspension de la réalité, du temps, et par conséquent nécessairement une intervention *irréelle*. C'est pourquoi en rapportant les événements de Mai 68, Blanchot les décrit comme une « *rupture du temps* ». Il cite ce passage significatif de Benjamin : « Le désir conscient de *rompre la continuité de l'histoire* appartient aux classes révolutionnaires au moment de l'action. C'est une telle conscience qui est affirmée par la révolution de juillet. Dans la soirée du premier jour de lutte [...] on tira des coups de feu sur les horloges des tours de Paris. »⁸ De nouveau, on comprend que la critique blanchotienne de la politique nommée ici « mythologique » s'accompagne d'une critique de la conception de temporalité de l'histoire qui est toujours celle des vainqueurs, conception également contestée par Benjamin dans « Sur le concept de l'histoire ». Selon ce dernier, l'histoire est nécessairement constituée, même inventée, dans le discours dominant du souverain, comme le souligne aussi Blanchot dans ses critiques politiques : « [I]ci (le monde français) où nous pouvons tout dire [...], nous [les révolutionnaires, N.D.A.] ne pouvons parler que dans un espace où toute parole,

⁸ Walter Benjamin, cité par Blanchot, « Rupture du temps : révolution », *Écrits politiques* (2003), p. 127. Je souligne. Avec Françoise Proust, on pourrait également dire que cet entre-temps constitué par la révolution n'est rien d'autre qu'un « contretemps », temps qui prend le temps à rebours et qui est par cela même intempestif. Cf. Proust F., *L'Histoire à contretemps* (1994).

captée par l'adversaire, sera mise à son service » (Blanchot M., 2003, p. 100).

En somme, ce n'est donc pas tellement le caractère destructeur de la terreur qui rapproche l'écrivain littéraire et le terroriste, mais en revanche son caractère fictif, irréel ou imaginaire. En effet, vers la fin de « La littérature et le droit à la mort », Blanchot remarque, toujours en soulignant que la littérature s'occupe du *tout* : « [C]'est ce point de vue que la littérature tient pour le sien, regardant les choses du point de vue de ce tout encore *imaginaire* que celles-ci constitueraient *réellement* si la négation pouvait s'accomplir » (Blanchot M., 1949, p. 319). De ce point de vue imaginaire « comme à la fin du temps » (Blanchot M., 1949, p. 326) une intervention réelle est impossible, simplement, comme on l'a déjà vu, parce que le tout ne se donnera jamais comme réel. Cela s'applique non seulement à la littérature mais également à la terreur. C'est-à-dire que l'intervention terroriste, en voulant détruire tout au nom d'une liberté absolue encore imaginaire, est, elle aussi en un sens, nécessairement fictive.

Pourtant, la terreur politique et la littérature sont de natures fondamentalement différentes et ceci a à voir avec la conscience de ce caractère fictif. Comme l'indique la phrase que nous venons de citer, le point de vue imaginaire ne peut se réaliser *que si la négation s'accomplit*. Contrairement à la littérature, et selon la logique mythique élaborée ci-dessus, le terroriste croit que sa négation s'accomplira et est donc d'avis que le nouvel état des choses se réalisera par l'acte même de terreur. Bien que la destruction terroriste reste improductive tout comme celle de la littérature, cette croyance est précisément la condition vitale de l'acte de terreur; ce qui accorde réalité et légitimité à cette destruction est le fait que le terroriste pense remplir le vide créé par son acte. Autrement dit, c'est en remplaçant l'entre-temps de son intervention révolutionnaire par le temps présent que le terroriste pense rendre productif ce qu'il nie. En agissant ainsi, il dénie néanmoins l'incertitude fondamentale impliquée dans le suspens révolutionnaire du temps, incertitude parfaitement décrite par Nietzsche à l'égard du concept de l'impestif : l'impestif « prend le risque d'être archaïque et [...] saisit la chance d'être inventif »⁹. Le moment propre de la révolution se trouve donc toujours dans le domaine du *peut-être*, de l'indécis et au seuil de l'échec et de la victoire.

La littérature, elle, ne prétend pas enlever cette incertitude, mais par contre la cultive. Elle s'installe sur le point zéro et est fascinée par

⁹ Fr. Nietzsche, Préface à la deuxième considération impestive.

le moment où la négation est suspendue, par l'impossibilité de rendre cette dernière effective. Selon Blanchot, ce moment de suspens est le moment littéraire par excellence. En réservant l'avenir, la littérature est en somme l'invention proprement révolutionnaire. L'exemple paradigmatique, et peut-être unique, d'une telle intervention littéraire est Mai 68 : « Contrairement aux "révolutions traditionnelles", il ne s'agissait pas de seulement prendre le pouvoir pour le remplacer par un autre ordre [...], et même pas de renverser un ancien monde, mais de laisser se manifester, en dehors de tout intérêt utilitaire, une possibilité d'être-ensemble qui rendait à tous le droit à l'égalité dans la fraternité par la liberté de parole qui soulevait chacun » (Blanchot M., 1983, p. 52)¹⁰. Contrairement aux terroristes politiques, l'écrivain littéraire n'a pas la prétention du réel ; il est parfaitement conscient que ses actes comptent pour rien. Ou, comme le dit très clairement Daniela Hurezanu, l'écrivain « ne rend justice ni au réel, qu'il trahit par le fait même qu'il est embarqué dans la fiction, ni à la fiction, qu'il traite comme s'il ne savait pas que c'est l'autre du réel » (Hurezanu D., 2003, p. 53).

La littérature, autrement dit, se caractérise essentiellement par l'imposture. Au lieu de conserver l'état des choses, la parole révolutionnaire littéraire pose un nouvel ordre, mais sans imposer sa réalité. Elle est donc parole d'origine, parole divine comme on pourrait dire, qui donne naissance aux choses qu'elle nomme. Pourtant, et ceci est la force particulière de la théorie blanchotienne, la parole ne donne aux choses une réalité qu'en excluant leur réalité. C'est pourquoi la révolution « n'est pas réalité, mais réalisation d'un point de vue qui reste irréel » (Blanchot M., 1949, p. 326). Le révolutionnaire consiste donc dans la manifestation d'une possibilité plutôt que d'une réalité.

DISPOSITION DU TEMPS

Nous avons vu que Blanchot, par son analyse du révolutionnaire, cherchait à décrire une intervention qui se manifeste dans un geste échappant à chaque organisation et représentation. Nancy, lui aussi, s'est concentré sur ce geste révolutionnaire sans direction ni centre. L'attention

¹⁰ Dans ses analyses politiques de Mai 68, Blanchot souligne fréquemment la chance d'*avenir* qu'offrait cette révolution. Cf. Blanchot, *Écrits politiques* (2003), p. 84, 90, 124 et 125.

attirée par eux sur la violence révolutionnaire sans direction ni centre n'implique pourtant pas du tout qu'ils font prévaloir la violence anarchiste contre l'État, ni qu'ils glorifient la violence tout court. Ce qu'ils semblent souligner, en revanche, est que l'État politique voile sa propre violence révolutionnaire inauguratrice afin de dénier l'instabilité propre à chaque état. Nancy comme Blanchot essaient de révéler ce moment révolutionnaire et d'y rendre justice. Si Blanchot repère ce moment révolutionnaire notamment à partir du littéraire, Nancy l'approche en premier lieu par le geste qu'il nomme le « retrait du politique ». Comme il l'indique à plusieurs reprises, ce retrait est non seulement le *recul* du domaine de la politique, mais en même temps son *re-tracement*, sa redéfinition¹¹.

Ces deux significations du mot « retrait » se trouvent entrelacées dans ce que Nancy lui aussi nomme parfois la *révolution* ou la *terreur*. La manifestation par excellence d'un tel moment révolutionnaire ou terroriste, pour Nancy comme pour Blanchot, a été la Révolution française, évoquée dans le texte – important dans le cadre de notre discussion – intitulé « Abrégé philosophique de la Révolution française » (1989). La thèse centrale qu'y élabore Nancy se laisse résumer de la manière suivante : *le retrait du politique est le moment politique par excellence*. Autrement dit, le politique se trouve là où il y a retrait du politique. Ce retrait, à son tour, se manifeste aux moments de terreur ou de révolution : « Le moment politique fut donc immédiatement sa propre suppression. Dans la Terreur, le politique se retire » (Nancy J.-L., 1989, p. 213). En se référant, lui aussi, à un certain hégélianisme, Nancy affirme que le renversement révolutionnaire du *statu quo* doit être conçu comme un geste purement négatif, qui, pour cette raison, est la manifestation d'une liberté absolue. L'immédiateté et l'absoluité de cette liberté impliquent pourtant également son inefficacité : « la liberté sombre dans le déchaînement de son propre absolu. Moment où la liberté se coupe » (Nancy J.-L., 1989, p. 213). Or, l'impossibilité d'une manifestation immédiate de la liberté est précisément le principe de l'État de droit. Si la révolution est le moment politique par excellence, l'État de droit est l'effacement ou du moins l'embrouillement du politique. Autrement dit, ce que transforme l'État en un état de *droit* l'empêche également d'être

¹¹ Un texte dans lequel Nancy expose très lucidement sa vision sur cette autre forme du politique est le texte programmatique intitulé « Le 'retrait' du politique » (1982), écrit en collaboration avec Lacoue-Labarthe et développé dans le cadre du Centre de recherches philosophiques sur la politique, fondé par eux en 1980.

un état de *liberté*. Par conséquent, l'expression « état de liberté » s'avère être un oxymore selon Nancy.

Mais si le moment révolutionnaire ne se situe pas dans le domaine de l'État, où se trouve-t-il ? Bien que Nancy ne l'ait pas toujours avancé avec la même insistance, il est clair que le retrait dont il parle est un recul du politique dans le domaine de *l'ontologie* : « Le retrait du politique, c'est le découvremment, le dénudement ontologique de l'être-avec » (Nancy J.-L., 1991, p. 57).¹² C'est, en d'autres termes, la simple existence des êtres antérieure et sous-jacente au rassemblement étatique des êtres, qui est l'articulation de ce que l'on pourrait nommer l'existence révolutionnaire. Ou plus précisément, pour Nancy le retrait du politique – lui-même politique – est une dynamique ontologique. Cette dynamique ontologique, Nancy la nomme justement « révolution », ou, dans d'autres contextes, « résistance » ou « interruption ». Comme ils désignent une dynamique ontologique, ces termes ne réfèrent pas à un acte résultant d'une volonté ou d'un raisonnement, bref d'un pouvoir quelconque. La révolution, la résistance contre l'ordre donné des choses, est toujours déjà active, comme une « archi-dynamique » différentielle de l'existence elle-même.

Alors que Blanchot cherche à localiser le révolutionnaire dans le détournement de l'ordre politique, Nancy le cherche donc dans la dynamique sous-jacente à cet ordre. De même que Blanchot, Nancy reconnaît pourtant dans l'acte littéraire la mise au jour exemplaire du moment révolutionnaire, dans la mesure même où il comprend la dynamique ontologique *comme littéraire* : « [C]'est l'être en commun qui *est* littéraire » (Nancy J.-L., 2014, p. 60. Je souligne). Par cette « littérarité ontologique », comme on pourrait nommer cette dynamique, Nancy indique l'inscription permanente d'une révolution ou d'une résistance contre la coagulation de l'ordre des choses, ou en termes blanchotiens, du désœuvrement incessant de l'œuvre de la société. C'est pourquoi Nancy peut conclure : « [D]ans la résistance permanente de la communauté, le moment de la révolution ne cesse pas de venir en présence » (Nancy J.-L., 1989, p. 217). Laissant remarquablement de côté la dimension littéraire dans son texte concernant la révolution politique, c'est dans le texte

¹² Bien que, dans ses premiers textes, Nancy n'ait pas encore très strictement distingué l'ordre politique de l'ordre ontologique, et qu'il ait tenté de comprendre le deuxième comme un rapport politique, c'est surtout dans « Rien que le monde » (2000) qu'il déclare ne plus le comprendre sous le dénominateur du politique : « L'ontologie du commun n'est pas immédiatement politique. » Nancy, « Rien que le monde ».

« Technique du présent » (1997) que Nancy élabore plus clairement ce pouvoir révolutionnaire du langage littéraire.

Dans ce texte, concernant le « *date painting* » de On Kawara¹³, Nancy souligne que la poésie, avant d'être le nom d'un genre spécifique d'art, désigne la mise en présence du monde en général. « Poésie » est donc comprise selon son sens étymologique de *poiesis* référant à la poésie aussi bien qu'à la prose ou même à l'art en général. Pour plus de cohérence, je continuerai néanmoins à parler de la *littérature*. De même que Blanchot, Nancy avance que la littérature est avant tout le « faire » d'un ordre : « Le mot *poiesis* provient d'une famille verbale qui désigne la mise en ordre, l'arrangement, la disposition. La poésie dispose. L'art est disposition. Il dispose la chose selon l'ordonnance de la présence. *Il est la technique productrice de la présence* » (Nancy J.-L., 1997a, p. 5. Je souligne). De nouveau, la présence poétiquement produite dans et par la littérature s'avère être intemporelle ou extra-temporelle : « Le présent de la présence n'est pas dans le temps, il est en avant du temps, au-devant de lui. Ou bien, il est au-dedans, non pas dans son cours, mais en son cœur ou creux le plus intime. Il est le temps pur soustrait à la temporalité » (Nancy J.-L., 1997a, p. 6).

Cependant, d'après Nancy, ce saut ou ce retrait du temps n'est pas imaginaire comme il l'est chez Blanchot, mais plutôt *spatial*. Ou plus précisément : si la littérature, pour Blanchot, est spatiale (cf. *L'Espace littéraire*), il s'agit d'un espace imaginaire détourné et retiré de l'espace réel, bien que Nancy la conçoive comme la disposition de la réalité elle-même. Par conséquent, la *poiesis* dont parle Nancy est « la technique productive de l'*espacement* » qui « produit chaque fois le monde, une ordonnance de monde, le monde en tout ou en partie, mais toujours le tout dans chaque partie chaque fois » (Nancy J.-L., 1997a, p. 12. Je souligne). Bien que Nancy affirme, comme Blanchot, que la littérature concerne le monde *dans sa totalité*, selon lui elle n'en est pas sa négation ou son suspens au profit d'un espace imaginaire, mais sa production. Contrairement à la conception blanchotienne, ce que crée la littérature selon Nancy n'est donc pas tellement « l'autre de tout monde » qu'est selon lui l'imaginaire et donc la négation du monde réel, mais la réalité

¹³ L'exposition analysée par Nancy ne comprenait que des tableaux peints sur lesquels ne figuraient que des dates, des dates posées l'une à côté de l'autre. Ce que montrent ces tableaux, selon Nancy, est le fait que l'émergence du présent lui-même ne peut jamais être présentée.

elle-même. Le faire poétique n'est donc pas seulement la position dans l'être, mais, comme il l'indiquait, aussi la position *de* l'être. On pourrait donc conclure que selon Nancy la littérature donne l'être, non pas « privé de l'être », comme le dirait Blanchot, mais qu'elle donne l'être en tant que tel, privé de don et de donateur : « Le pur donné en tant que tel supprime en soi le don ». La littérature donne l'être en tant que tel, parce que c'est en elle que l'être lui-même se donne lui-même : « La présence se donne » (Nancy J.-L., 1997a, p. 22-23). Ici, Nancy s'éloigne de Blanchot d'une manière fondamentale. Si le moment révolutionnaire se trouve, chez Blanchot, dans le renoncement littéraire de la réalité, il se manifeste, chez Nancy, dans une disposition littéraire-ontologique de la réalité.

LA RÉVOLUTION (N') EST (PAS)

Il s'avère donc que les enjeux de la pensée de Blanchot et de celle de Nancy divergent précisément là où l'on a généralement situé leur point commun, à savoir là où les questions du politique et du littéraire se touchent. Cette divergence consiste en un désaccord tacite sur le statut ontologique de la littérature¹⁴. Comme on l'a vu, c'est par une analyse de la littérature que les deux penseurs cherchent à mettre le doigt sur une forme de temporalité révolutionnaire qui se tient loin de la temporalité de l'histoire. Selon eux, la littérature met au jour de façon exemplaire ce moment révolutionnaire parce qu'elle sait interrompre la continuité d'une présence de ce qui *aura été*. Néanmoins, cette interruption est interprétée de façon très différente par Blanchot et Nancy. Alors que ce dernier développe une ontologie comprenant le moment révolutionnaire comme l'archi-dynamique différentielle de l'existence même, Blanchot s'écarte de toute ontologisation en soulignant que le moment révolutionnaire est révolutionnaire précisément parce qu'il réalise un point de vue comme à la fin du temps qui reste irréel.

¹⁴ Et donc pas en un désaccord sur le statut *éthique* du rapport – sans rapport – à l'Autre comme le suggère Bernasconi. Bernasconi, « On Deconstructing Nostalgia for Community within the West » (1993). À mon avis, la divergence entre Blanchot et Nancy se rapporte à une divergence somnolente bien plus fondamentale qui a été marginalement effleurée par plusieurs, mais n'a jamais encore été saisie de façon satisfaisante : elle concerne la notion du *désœuvrement*. Si cette notion, chez Blanchot, réfère plutôt à l'aporie, à la vanité, elle a obtenu, dans son usage nancien, une signification fortement active, même créatrice sans que ce déplacement de sens soit explicité. Voir Van Rooden A., « La comunidad en obra » (2011).

Chez Blanchot, aussi bien que chez Nancy, le révolutionnaire s'avère être une rupture avec la temporalité politique nommée ci-dessus « mythologique », c'est-à-dire avec la pensée dans laquelle les moments révolutionnaires sont masqués afin de garantir la stabilité de l'État et la continuité de l'histoire. Mais ils s'éloignent l'un de l'autre en ce qui concerne la parenté du révolutionnaire et du littéraire. Si pour Nancy le cœur de cette parenté se trouve dans l'*acte*, dans la *praxis*, pour Blanchot il se trouve dans l'*inefficacité* de l'acte, justement. Selon Nancy l'acte littéraire est, nous l'avons vu, l'acte par excellence de *faire*. Ainsi la révolution est littéraire au sens qu'elle est essentiellement *poétique*. Ce qu'elle réalise n'est pourtant rien d'autre que la présence, l'être lui-même. Dans cette littérarité ontologique, l'acte révolutionnaire doit être conçu comme le rythme, la césure répétée de l'être lui-même, un être qui est, par la suite, un infini re-tracement de lui-même selon un mouvement ondulatoire à l'inspiration d'Héraclite. Ou, comme Nancy le formulait ailleurs : « La poésie est la *praxis* de l'éternel retour du même » (Nancy J.-L., 1997b, p. 11). De l'ontologie spécifique nancyenne, il s'ensuit que la littérature révolutionnaire – ou la révolution littéraire – n'est rien de moins que le faire du présent : la « technique du présent ». À chaque fois, sans cesse.

Si chez Blanchot l'*inefficacité* est le caractère principal de la révolution aussi bien que de la littérature, c'est parce que d'après lui l'acte révolutionnaire, ou plutôt la *révolution comme acte*, est impossible. À strictement parler, le Dernier Acte du révolutionnaire est toujours un geste dans l'air, car le nouvel ordre qu'il cherche à réaliser s'avère être un état des choses vide, *privé de l'être*. Comme le conclut déjà Blanchot dans le texte « Le marxisme contre la révolution » (1933) : « La révolution est impossible » (Blanchot M., 1933). Autrement dit, la révolution n'est pas au sens qu'elle n'a pas de l'être. En occupant un point de vue global, une position intempestive et a-topique – qui est, dans ce cas, par définition utopique – le moment révolutionnaire ne peut que *faire semblant* d'être réel. En vérité, il se trouve dans un entre-temps dont la structure n'est pas réelle, mais imaginaire. Ce que caractérise la littérature est précisément qu'elle souligne et cultive l'impossibilité d'un passage transparent et immédiat entre l'imaginaire et le réel. Elle s'échoue délibérément à mi-chemin de ce passage en se référant non plus au monde réel, mais en se repliant sur elle-même.

De ce fait, la littérature attire l'attention sur sa propre matérialité plutôt que sur ses références. Comme l'a très bien vu Blanchot, on

pourrait, dans le développement historique de la littérature, discerner une attention grandissante pour cette matérialité, aboutissant à une espèce de langage-chose que l'on trouve dans la poésie de Mallarmé. On pourrait dire que Nancy, par son ontologisation spécifique de la littérature, a poussé à l'extrême cette tendance. Comme il le suggère lui-même à plusieurs reprises, ce qu'il propose n'est peut-être rien de moins qu'un *matérialisme* littéraire. Dans un tel matérialisme, le caractère imaginaire ou fictif de la littérature est entièrement exclu en faveur d'un réalisme extrême. En d'autres termes, dans un tel matérialisme la littérature ne fait pas semblant de faire un monde, mais le fait réellement. Pourtant, dans le cas de Nancy, il ne s'agit pas tellement d'un réalisme mais plutôt d'une poétique *du réel*. Du point de vue de Blanchot, Nancy quitte pourtant le domaine de la littérature pour entrer, peut-être, dans celui du mythe, c'est-à-dire le domaine où l'imaginaire s'unite avec le réel, où le monde imaginaire et le monde réel s'unissent. En effet, Nancy suggère à plusieurs reprises que *fingere* et *faire* se résument à un seul verbe, le verbe *être*.

La pensée mythologique vers laquelle se dirige Nancy dans sa conceptualisation du moment révolutionnaire de la littérature est pourtant radicalement différente de celle critiquée ci-dessus. Il s'agit, pour le dire de façon paradoxale, d'une *mythologie révolutionnaire* de la littérature. Autrement dit, il s'agit d'une conceptualisation de l'acte littéraire comme un acte qui fait histoire selon une temporalité révolutionnaire et qui n'est donc pas un acte de re-présentation, mais une mise en présence. Par contre, l'un des aspects les plus importants dans l'analyse de la révolution avancée par Blanchot – et qui la distingue de celle de Nancy – est qu'il révèle un domaine révolutionnaire à *l'intérieur du domaine représentatif*, un domaine qui néanmoins garde son indécidabilité : celui de l'imposture de la fiction. Selon Blanchot, l'acte littéraire, tel que Nancy le conçoit, risque d'ignorer le moment indécis de la révolution, le moment par rapport auquel on se demande toujours, et sans avoir de réponse, s'il a véritablement eu lieu.

Université d'Amsterdam
 Département de Philosophie
 Oude Turfmarkt 141-147
 1012 GC Amsterdam
 Pays-Bas
 a.vanrooden@uva.nl

Aukje VAN ROODEN

BIBLIOGRAPHIE

- ARENDR, Hannah (1973 [1951]). *The Origins of Totalitarianism*. San Diego, Harcourt Brace Jovanovich.
- BATAILLE, Georges (1956). « La Souveraineté », *Monde nouveau*, p. 101-103.
- BENJAMIN, Walter (1921). « Zur Kritik der Gewalt », *Gesammelte Schriften* II.1. Frankfurt a/M Suhrkamp, 1977, p. 179-203.
- BERNASCONI, Robert (1993). « On Deconstructing Nostalgia for Community within the West The Debate between Nancy and Blanchot », *Research in Phenomenology* 23, p. 3-21.
- BLANCHOT, Maurice (1949). *La Part du feu*. Paris, Gallimard.
- (1955). *L'Espace littéraire*. Paris, Gallimard.
- (1969). *L'Entretien infini*. Paris, Gallimard.
- (1976 [1933]). « Le marxisme contre la révolution », *La revue française* 4 ; republié dans *Gramma* 5, p. 53-61.
- (1983). *La communauté inavouable*. Paris, Minuit.
- (2003). *Écrits politiques. Guerre d'Algérie, Mai 68, etc. 1958-1993*. Paris, Léo Scheer.
- HUREZANU, Daniele (2003). *Maurice Blanchot et la fin du mythe*. New Orleans, Presses Universitaires du Nouveau Monde.
- NANCY, Jean-Luc (1983). *La communauté désœuvrée*. Paris, Bourgeois.
- (1986). *L'oubli de la philosophie*. Paris, Galilée.
- (1989). « L'Abrégé », *Po&Sie* 49, p. 211-218.
- (1996 [1991]). « Guerre, droit, souveraineté – technè », *Être singulier Pluriel*. Paris, Galilée, p. 125-168.
- (1997a). « Technique du présent », *Cahier philosophique de l'art* 6, p. 5-29.
- (1997b). *Résistance de la poésie*. Bordeaux, William Blake & Co.
- (2000). « Rien que le monde », *Vacarme* 11.
- (2001). *La communauté affrontée*. Paris, Galilée.
- (2011). *Maurice Blanchot. La passion politique*. Paris, Galilée.
- (2014). *La communauté désavouée*. Paris, Galilée.
- NANCY, Jean-Luc – LACOUÉ-LABARTHE, Philippe (2003 [1991]). *Le mythe nazi*. L'Aube, La Tour d'Aigue.
- PAUL, Zakir (2010). « Introduction : Affirming the Rupture », Maurice BLANCHOT, *Political Writings, 1959-1993*. New York, Fordham University Press, p. xxxi-lvi.
- PROUST, Françoise (1994). *L'Histoire à contretemps. Le temps historique chez Walter Benjamin*. Paris, Les éditions du cerf.
- RANCIÈRE, Jacques (2005). *La haine de la démocratie*. Paris, La Fabrique.
- ROODEN, Aukje van (2011). « La comunidad en obra. Jean-Luc Nancy en diálogo con Maurice Blanchot: Un desacuerdo tácito », *Revista Pleyade* 4.

Resumé – Un des sujets principaux des œuvres de Maurice Blanchot et de Jean-Luc Nancy est ce que nous pouvons nommer l'instant de la littérature. Cet instant littéraire est, chez ces deux penseurs, un moment *révolutionnaire*, non

seulement parce qu'il interrompt et bouleverse l'état des choses, mais aussi parce qu'il associe le littéraire et le politique. Pour tous les deux, le moment révolutionnaire s'avère être une rupture avec une temporalité qu'on peut dire « mythologique » : celle du *futur antérieur*. La littérature crée plutôt un point zéro atemporel « comme à la fin du temps » (Blanchot) ou « soustrait à la temporalité » (Nancy) qui interrompt ce futur antérieur. Néanmoins, cette interruption est interprétée de façon très différente par chacun. Cette divergence consiste dans un désaccord sur le statut ontologique de la littérature. Alors que Nancy comprend le moment révolutionnaire comme l'archi-dynamique différentielle de la réalité même, Blanchot souligne que le moment révolutionnaire est révolutionnaire précisément parce qu'il réalise un point spatio-temporel qui reste irréel.

ABSTRACT – One of the main topics in the works of Maurice Blanchot and Jean-Luc Nancy is what we may call the *instant* of literature. This literary instant in both authors is a *revolutionary* moment, not just because it interrupts and subverts the *status quo*, but also because it associates the literary and the political. For both, the revolutionary moment turns out to be a break with a temporality which may be said to be « mythological » : that of the *future perfect*. Literature creates what is rather an atemporal zero point « as if at the end of time » (Blanchot) or « subtracted from temporality » (Nancy), which interrupts this future perfect. However, this interruption is interpreted very differently by the two thinkers. Their difference of opinion arises from a disagreement about the ontological status of literature. While Nancy understands the revolutionary moment as the differential arch-dynamic of reality itself, Blanchot emphasizes that the revolutionary moment is revolutionary precisely because it brings about a spatio-temporal point that remains unreal (transl. J. Dudley).